

Préface

Les Carnets du temps contribuent à l'enracinement des jeunes officiers de l'armée de l'air dans la société.

Plus précisément, cette publication concourt au développement des connaissances indispensables à « l'honnête capitaine du XXI^e siècle »...

À cet effet, trente idées jugées capitales ont été identifiées au sein d'une dizaine de matières intéressant de près un futur responsable.

Ce sont ces idées maîtresses que vous retrouverez au fil des articles qui seront publiés par les Carnets du temps de septembre 2004 à juin 2007.

Je tiens à exprimer mes très vifs et très chaleureux remerciements aux personnalités de l'Académie, du monde diplomatique, universitaire et de la défense qui composent le Conseil pédagogique.

Pour nous, elles ont accepté de relever le singulier challenge qui consiste à dégager l'essentiel.

Je souhaite à chacun une lecture profitable !

Colonel Michel De Lisi

Directeur du Centre d'enseignement supérieur aérien



Objectifs pédagogiques des publications du CESA

1. Les *Carnets du temps*

Les *Carnets du temps* s'adressent aux jeunes officiers de l'armée de l'air. Cet outil pédagogique concourt au développement de leur culture générale, en mettant en lumière trois cents idées maîtresses, qui seront autant de points d'appui utiles à de futurs décideurs.

2. Les *Fiches du CESA*

Les *Fiches du CESA* complètent les *Carnets du temps* et renforcent la culture générale des jeunes officiers.

Chaque fiche s'attache à un point initialement abordé par les *Carnets du temps* et qui mérite un développement complémentaire.

3. Les *Cahiers du CESA*

Les *Cahiers du CESA* constituent des dossiers de fond consacrés à des sujets complexes. Ils permettent de développer de façon approfondie des thèmes abordés dans les *Carnets du temps* et les *Fiches du CESA*. Ils sont destinés à susciter la réflexion en mettant en lumière les enjeux et les débats en cours. Ces dossiers s'adressent plus particulièrement aux officiers supérieurs désireux d'accroître leurs connaissances.

4. Le *Bulletin de documentation*

Le *Bulletin de documentation* met à la disposition de ses lecteurs des dossiers très approfondis sur de grandes questions contemporaines.

5. *Penser les ailes françaises*

Penser les ailes françaises a pour vocation de susciter et de promouvoir la réflexion au sein de la communauté des aviateurs sur les grands sujets d'intérêt air et espace. Cette publication contribue en particulier au renforcement de la réflexion sur l'emploi de la force aérienne et spatiale au profit de la défense.

Ces publications sont disponibles sur notre site :

www.cesa.air.defense.gouv.fr



Sommaire
n° 17
Mai 2005

Les Carnets du Temps

Revue du Centre d'enseignement supérieur aérien

**Centre de publication
de l'enseignement
supérieur aérien (CPESA)**
1, place Joffre, 75007 PARIS

Directeur de la publication :
Col Michel De Lisi

Rédacteur en chef :
Lcl Pascal Bertrand

Rédacteur en chef adjoint :
Ltt Muriel Berger

Rédacteurs du CESA :
Adc Sylvaine Thébault (R)
Sgc Jérémie Alligier
Sgc Stéphane Lanzeray
Sgc Jérôme Périolat

**Informatique éditoriale
et fabrication :**
Adc Christian Noël
M. Philippe Bucher
M^{lle} Cindy Meyer

Crédits photographiques :
Fonds documentaire
de la bibliothèque du CESA

Correspondance :
CESA - BP 43
00445 ARMÉES
Tél. : 01 44 42 80 64
Fax : 01 44 42 80 10
e.mail :
cpesa@cesa.air.defense.gouv.fr

Photogravure et impression :
Atelier de photographie
et de reproduction
de l'armée de l'air (APRAA)
26, boulevard Victor
00460 ARMÉES

Direction de l'APRAA :
Ltt Frédéric Ciavaldini

Tirage 4 500 exemplaires

**Les opinions émises dans les
articles n'engagent que la
responsabilité des auteurs.**

**TOUS DROITS DE
REPRODUCTION RÉSERVÉS**

ISSN 1769-4752

Sciences

Copernic 6

Économie

Les théories monétaires 8

La bibliothèque essentielle

Joseph Roth : *la Marche de Radetzky* 10

Géopolitique

Le pétrole, facteur géopolitique 12

Pensée politique

Les origines de l'eupéanisation 14

Stratégie

La géostratégie : définition 16

Histoire

L'Europe dans le monde en 1914 18

Philosophie

Lévinas : autrui introduit l'éthique
comme philosophie première 20

Relations internationales

Robert Schuman 22

Regard sur l'armée de l'air

L'armée de l'air face
à la révolution numérique 24

Au fil de la plume 26



Copernic

(1473-1543)

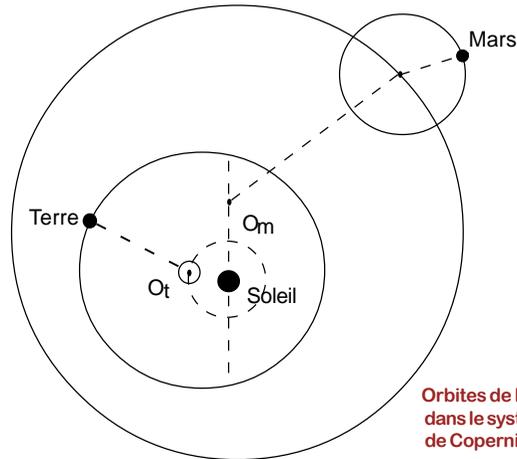


Outre son intérêt astronomique, l'œuvre de Copernic a eu une portée philosophique immense. Elle a marqué l'un des tournants essentiels de la pensée, ébranlant la vision médiévale du monde qui plaçait l'homme au centre d'un univers fait pour lui, en opposant au géocentrisme de Ptolémée, l'héliocentrisme.

Le Polonais Nicolas Copernic (de son nom latin *Nicolaus Copernikus*) a été à la fois chanoine, médecin et astronome. Élevé dans une famille de marchands et de fonctionnaires, il est adopté par son oncle maternel, l'évêque Lukas Watzelrode, à la suite du décès de son père. Celui-ci s'assure qu'il fréquente les meilleures écoles et universités. En 1491, il devient étudiant à l'université de Cracovie où il étudie les arts sans toutefois obtenir de diplôme. Par la suite, il se rend en Italie où il étudie le droit canon et la médecine à l'université de Bologne, puis l'astronomie dans les cours de Domenico Maria Novara, qui est l'un des premiers scientifiques à remettre en cause le système géocentrique de Ptolémée. L'intérêt de Copernic pour la géographie et l'astronomie est encouragé par son professeur. Les deux hommes observent ensemble des occultations ou éclipses de Lune, puis Copernic poursuivra ses études sans l'aide de lunette.

Il commence à divulguer une présentation très simple de ses théories en 1512 dans un court traité d'astronomie, le *Commentariolus* (petit commentaire), à diffusion très confidentielle. Il prépare lentement un ouvrage très complet et approfondi qu'il termine vers 1539 en refusant de le publier : il craint que sa doctrine ne soit jugée ridicule et redoute les réactions de l'Église. Son disciple Rheticus publie en 1540, à Dantzig, avec son accord, un compte rendu de cette étude, *Narratio prima* (premier discours), qui obtient un succès considérable, et est réédité l'année suivante à Bâle. Cette réussite, ainsi que les encouragements de certains hommes d'Église, poussent Copernic à accepter la publication de son œuvre maîtresse : *De revolutionibus orbium caelestium* (de la révolution des sphères célestes). Elle est publiée en 1543, l'année de sa mort, précédée d'une lettre élogieuse du cardinal Schönberg.

Copernic peut être considéré comme l'un des plus grands génies de son époque. Il a acquis une renommée universelle grâce à sa théorie du mouvement de la Terre et des planètes. Dans son système héliocentrique (connu, depuis lors, sous le nom de système de Copernic), toutes les planètes tournent autour du Soleil, et la Terre n'est plus qu'une planète comme les autres, dont la rotation sur elle-même donne l'alternance du jour et de la nuit. Malgré les progrès permis par son système en matière de calculs astronomiques, Copernic ne réussit pas à faire admettre ses idées à ses contemporains.



Orbites de la Terre et de Mars dans le système héliocentrique de Copernic.

Le XVI^e siècle et ses très grandes tendances géocentriques (confortées par les Écritures saintes) acceptent mal que la Terre soit mobile. Les chercheurs et scientifiques de l'époque adoptent certains éléments de la théorie, en revanche la base de l'héliocentrisme est rejetée. Seulement une dizaine de chercheurs reprendront ces travaux quelques années plus tard, dont les plus célèbres sont l'Italien Galilée et l'Allemand Johannes Kepler. Dès le début, les idées de Copernic sont combattues farouchement par les protestants. Il est inacceptable que la Terre ne soit plus le centre de l'Univers et devienne une planète comme les autres, pour ceux qui ont une lecture littérale de la Bible. Quant à l'Église romaine, si elle ne réagit pas immédiatement, elle met cependant l'ouvrage à l'index de 1616 à 1846.

Les théories de Copernic, même si elles sont incomplètes et parfois erronées (Copernic fait du Soleil le centre, non seulement du système solaire, mais aussi de l'Univers tout entier), ont donné naissance à l'astronomie et à la cosmologie moderne. ●

Les théories monétaires

L'intégration économique de la monnaie oppose deux conceptions doctrinales de politique économique (la conception keynésienne et la conception néoclassique), quant à leurs impacts sur la sphère réelle et à leurs objectifs finaux.

Nature de la monnaie

D'un point de vue institutionnel, la monnaie constitue un moyen de paiement caractérisé par l'universalité : elle doit être acceptée par tous, au sein d'une communauté. Sa valeur est fondée sur la confiance qu'ont en elle ses porteurs. Sa sécurité est un devoir pour l'Autorité monétaire. Si cette dernière ne l'assure plus, devient monnaie ce que tout le monde considère être monnaie (paquet de cigarettes américaines à Berlin en 1945, après l'effondrement du mark). La monnaie est un bien spécifique, détenu en raison de ses fonctions d'**intermédiaire des échanges**, d'**unité de mesure** et d'**instrument de réserve**. Ces trois fonctions s'expliquent par une propriété essentielle de la monnaie : sa **liquidité**, permettant d'acquérir n'importe quel bien ou service. Toutefois, elle n'est réserve de valeur que si l'inflation ne ruine pas cette qualité fondamentale...

Monnaie-voile ou monnaie active ?

La monnaie exerce-t-elle une influence sur la production ? Il faut distinguer deux sphères de l'économie : la **sphère monétaire** dans laquelle sont fixés les prix et la **sphère réelle**, matérialisée par les biens. Deux doctrines s'opposent :

- dans une approche **dichotomique** (théorie néoclassique), les deux sphères sont indépendantes. La monnaie ne joue un rôle essentiel que dans la sphère monétaire. Elle détermine les prix dans la **théorie quantitative** : sous certaines conditions, le niveau général des prix est strictement proportionnel à la masse monétaire. Dans la sphère réelle, la monnaie n'est qu'un voile sur les échanges réels.
- Dans une approche **intégrationniste** (théorie keynésienne^[1]), sphère monétaire et sphère réelle coïncident. Il s'ensuit logiquement une conception active de la politique monétaire, qui combinée avec une politique budgétaire, est susceptible d'agir sur la conjoncture.

Offre et demande de monnaie

La **demande** de monnaie, selon l'**analyse néoclassique**, est motivée par des caisses de transaction et de précaution, destinées à la consommation et à



l'épargne. Pour Friedman⁽²⁾, fondateur de l'École monétariste qui a renouvelé la pensée néoclassique, la demande de monnaie est une fonction **stable**, dépendante du revenu permanent, car les encaisses monétaires intègrent une dimension patrimoniale (actifs réels, financiers et humains).

La **vision keynésienne** ajoute une dimension spéculative à cette demande ; elle dépend aussi du taux d'intérêt. S'il est élevé, alors les agents répartiront leur portefeuille au profit de titres de placement. Mais s'il devient faible, alors ils thésauriseront davantage et placeront moins. Donc, pour Keynes, la demande de monnaie est **instable** et potentiellement élastique au rendement des titres (taux d'intérêt).

L'**offre** de monnaie, c'est-à-dire la quantité d'instruments monétaires en circulation, peut être endogène ou exogène. Elle est **exogène** (Friedman) lorsqu'elle est fixée par les banques commerciales et régulée par la Banque centrale. Ainsi, les ménages et les entreprises n'exercent aucune influence sur la monnaie et la responsabilité de l'inflation incombe à la Banque centrale. Mais, de plus en plus de théoriciens considèrent que la quantité de monnaie est au moins partiellement **endogène**, les agents non bancaires exerçant une influence sur le marché quand ils se portent demandeurs de monnaie.

Sur tout marché, la rencontre de l'offre et de la demande conduit à un **équilibre**. Mais il se réalise de façon différente selon les théories :

- Pour Keynes, les variations du taux d'intérêt assurent l'équilibre du marché monétaire : elles peuvent relancer l'activité économique *via* l'investissement ou, au contraire, la freiner en cas de risque inflationniste.
- Pour Friedman, les variations du taux d'intérêt ne jouent aucun rôle. Tout accroissement de l'offre de monnaie provoque une inflation : les agents comprennent qu'ils ont été dupés par une illusion monétaire, ils révisent leurs anticipations du niveau d'inflation à la hausse et réévaluent leurs encaisses réelles à la baisse, sur la base des nouveaux prix relatifs. L'inflation abaisse alors leur pouvoir d'achat réel, sans résorber le chômage⁽³⁾.

Aujourd'hui, la politique keynésienne s'efface derrière la stratégie des banques centrales, qui privilégient la stabilité monétaire. ●

Lieutenant Martial Maléappa

1. J. M. Keynes, *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, 1939.

2. M. Friedman, *The role of Monetary Policy*, 1968.

3. Dilemme entre inflation et chômage révélé par la courbe de Phillips
(cf. *Carnets du Temps* n° 14, février 2005).



Joseph Roth : *la Marche de Radetzky*



DR

Le maréchal Radetzky, comte von Radetz, entre dans l'armée impériale autrichienne en 1784, repousse les Turcs, puis les Français, et organise la campagne d'automne contre Napoléon en 1813. Commandant de l'armée d'Italie en 1831, il est chassé de Milan par la révolution de 1848. Il parvient l'année suivante à écraser les Sarde-Piémontais à Custoza et à Novare, reprend Venise et Brescia, replaçant la Lombardie et la Vénétie sous la domination autrichienne. Il est alors âgé de quatre-vingt-trois ans.

Johann Strauss (père) composera pour lui la célèbre marche, hymne national officieux, qui termine aujourd'hui encore les concerts de musique viennoise. Pourtant, cette dernière victoire de Radetzky marque pour Joseph Roth **le début de la chute de l'Empire austro-hongrois, l'effondrement de la monarchie, et le déclin des Habsbourg.**

Roth surnommait sa *Marche de Radetzky* la « Marseillaise du conservatisme » et, bien que présenté comme une histoire de famille, le roman ne peut être abordé sans un retour historique sur **l'Autriche de 1848**. Nous sommes le 13 mars. C'est la **révolution**. Suivant l'exemple de Paris, Vienne se soulève, bientôt suivie par l'Italie et la Hongrie. L'empereur Ferdinand I^{er}, incapable de gouverner, cède son pouvoir à une « conférence secrète d'État » paralysée par les divergences de ses membres. La politique menée par ce gouvernement se caractérise par l'immobilisme : manque de réformes susceptibles de satisfaire une bourgeoisie en pleine ascension, maintien du mauvais état des finances ruinées par les guerres napoléoniennes. Seuls le catholicisme et l'aristocratie, puissante dans l'administration et dans l'armée, maintiennent encore les traditions conservatrices. Pourtant, le sentiment libéral est en marche. Les revendications nationales des peuples non-allemands (Hongrois et Tchèques) se précisent. Le 2 décembre, Ferdinand I^{er} abdique et laisse la place à son neveu, **l'empereur François-Joseph**. Les révolutions italiennes sont réprimées grâce à l'intervention des troupes du maréchal Radetzky et la révolution autrichienne est anéantie.



1859 - La bataille de Solférino marque le point de départ du roman :

En visitant ses troupes sur le champ de bataille, l'empereur François-Joseph se met en danger en observant l'ennemi à la jumelle et sans protection. Un jeune lieutenant, devinant qu'il est ainsi une cible facile, le contraint à se baisser rapidement et reçoit dans l'épaule une balle de fusil, probablement destinée au cœur de l'empereur. Décoré pour son acte héroïque de la plus haute distinction honorifique de la monarchie, et anobli, le jeune paysan slovène, né dans le petit village de Sipolje, devient rapidement le capitaine Joseph Trotta von Sipolje. La famille Trotta en sera marquée sur trois générations.

Hélas, Trotta découvre quelques années plus tard, dans le livre de lecture de son fils, que son geste simple et spontané envers l'empereur a été amplifié et modifié de façon grotesque pour les besoins de l'Histoire : il se sent trahi et entreprend de nombreuses démarches pour que la vérité soit rétablie. En vain. Déçu, il quitte l'armée et se consacre à des tâches paysannes. Son fils deviendra haut fonctionnaire de l'empire et préfet dans une petite ville de Moravie où l'on joue chaque dimanche, sur la place... la célèbre *Marche de Radetzky*. À l'image de l'empereur dont il imagine être le double, il accomplit sa tâche avec un sens du devoir, une rigueur et une fidélité absolus. Carl Joseph, petit-fils et héritier du héros de Solférino, devient à son tour officier de cavalerie, mais ne sera qu'une pâle copie de son ancêtre. Son existence n'a de valeur que par référence à la gloire du passé. Il ne puise ses forces que dans le souvenir de l'acte héroïque accompli par celui dont il est le descendant. Incapable de faire face à cet idéal, il sombre dans l'alcool et le jeu. Puis vient la guerre de 1914. Il est tué lors de la campagne de Galicie. Son père ne lui survivra que peu de temps et meurt en 1916, presque le même jour que l'empereur... ●

L'œuvre de Joseph Roth, sous des apparences simples et réalistes, évoque avec force les provinces lointaines de la monarchie austro-hongroise et renvoie par de nombreuses métaphores à des significations symboliques sous-jacentes. Tous les personnages, fortement individualisés (parfois jusqu'à la caricature), participent dans leur conception psychologique à l'évocation d'un monde ayant perdu ses valeurs fondamentales, son soutien, son avenir, et voué à la destruction.

« Un cruel dessein de l'Histoire a détruit mon ancienne patrie, la monarchie austro-hongroise. (...) J'ai aimé ses vertus et ses qualités, et aujourd'hui encore, alors qu'elle est morte et disparue, je continue d'aimer ses défauts et ses faiblesses. Elle en avait beaucoup, elles les a expiés par sa mort. » (Joseph Roth)

Le pétrole, facteur géopolitique

Au moment du déclenchement de l'intervention américano-britannique en Irak, de nombreux commentateurs ont pu y voir l'expression des enjeux pétroliers dans la politique étrangère des États-Unis, bien plus que la poursuite d'une lutte contre le terrorisme international ou que le combat pour la liberté et la démocratie.

Si le pétrole est en effet au cœur de la politique de puissance américaine, c'est par souci constant de maîtriser les politiques des autres puissances mondiales d'une part, et pour des considérations liées strictement aux besoins énergétiques des États-Unis d'autre part.

Pour saisir la dimension géopolitique du pétrole dans le monde, il faut analyser les énormes enjeux économiques que cette ressource représente, et qui dépassent de très loin la problématique des ressources énergétiques : environ 40% des besoins en énergie sont couverts aujourd'hui par le pétrole. En outre, les ressources mondiales ont vocation à s'épuiser à une échéance évaluée selon les sources entre 28 et 40 ans. La crainte de pénurie est donc également au cœur des enjeux stratégiques liés au pétrole.

Le pétrole est un facteur géopolitique aujourd'hui pour des raisons principalement économiques, puisque le prix du pétrole est le reflet des équilibres géopolitiques : ceux-ci sont en effet établis selon la convergence des intérêts entre les principaux exportateurs (les onze membres de l'OPEP plus la Russie et les producteurs d'Asie centrale) et les consommateurs les plus influents (États-Unis, Japon, Europe, et Chine). Plus précisément, l'unique super-puissance mondiale, les États-Unis, possède la plus forte capacité à imposer un niveau de prix le plus favorable à sa politique de puissance, qui correspond aux niveaux de prix voulus par les plus gros producteurs, et contrôle ainsi, en partie, la hauteur des dépenses énergétiques des autres puissances économiques. De plus, le pétrole présente la particularité pour les États-Unis d'être à la fois un enjeu de politique extérieure et un enjeu de politique intérieure, à travers notamment l'important *lobby* pétrolier texan, très proche du pouvoir central.

Au-delà de l'aspect économique, le pétrole a une influence géopolitique essentielle en raison même de la position qu'il tient dans la stratégie américaine sur le long terme : chacun des acteurs étatiques impliqués dans la production, le transport ou la transformation des hydrocarbures, se doit de considérer le

pétrole comme un élément fondamental de sa politique étrangère, d'autant plus lorsque la dépendance est importante. Mais la place la plus marquante qu'occupe le pétrole dans ce domaine se trouve avant tout dans la gestion américaine de l'inéluctable montée en puissance de la Chine sur la scène internationale.

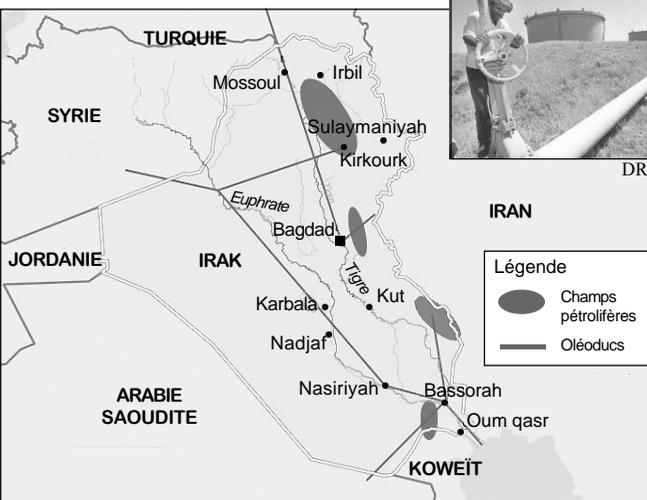
L'empire du Milieu, importateur de pétrole depuis 1993, devrait doubler d'ici à 2025 sa consommation, tout en continuant à souffrir, comme l'ensemble de l'Asie, d'une forte dépendance vis-à-vis du Moyen-Orient. La politique étrangère américaine, depuis la fin de la guerre froide, s'efforce d'anticiper cette évolution en faisant en sorte de contenir l'émergence de ce futur concurrent chinois, grâce au facteur « pétrole » : il s'agit en effet d'être présent dans toutes les zones géographiques où se concentrent les ressources et les possibilités de transit du pétrole, du Moyen-Orient mais aussi de la Russie vers la Chine. Le pétrole permet ainsi de comprendre la stratégie globale américaine d'encercllement de la Chine, à travers la chute du régime taliban en Afghanistan en décembre 2001, mais aussi à travers le positionnement des États-Unis en Asie centrale, et vis-à-vis de la Russie : le pétrole de la mer Caspienne se trouve ainsi replacé au centre de la géographie mondiale, et la réalisation de l'oléoduc Bakou-Tbilissi-Ceyhan souligne le contrôle de l'acheminement du pétrole que les Américains s'efforcent d'instaurer, en cherchant à compliquer le transit du Moyen-Orient vers la Chine.

Les toutes dernières déclarations de la deuxième équipe de G.W. Bush illustrent en outre cette stratégie, en exprimant notamment le souci de maîtriser, après celui de l'Irak, le destin de l'Iran, où les compagnies pétrolières américaines

sont absentes en raison de la loi d'Amato et de l'hostilité du régime des Ayatollahs.

Finalement, l'analyse de ce facteur géopolitique qu'est le pétrole, particulièrement dans la politique étrangère de la super-puissance mondiale, permet d'éclairer de façon plus subtile des orientations géopolitiques présentées le plus souvent, par les acteurs concernés, de façon délibérément simpliste. ●

Commandant Antoine Sadoux



Les origines de l'eupéanisation

Une définition prosaïquement topologique de l'Europe, généralement assortie de la quête de frontières, ne permet pas de comprendre l'originalité de cette civilisation et son lien avec les valeurs qui la font vivre.

La civilisation européenne existe, malgré les faux pas et même les trahisons honteuses et récurrentes qu'elle s'est permis, chez tous les peuples qui ont reçu l'influence cumulée de la Grèce, de Rome et de la chrétienté dont témoignent encore les monuments typiques de leurs paysages.

La Grèce antique a non seulement donné en héritage à l'Europe la citoyenneté et la démocratie mais surtout, par leur lien intime, une acception très caractéristique de l'ordre politique : la création d'une sphère autonome du politique par l'instauration d'une citoyenneté proprement démocratique, car oublieuse des différences naturelles et sociales (parenté, richesse...). Cette conception grecque de la vie humaine dans la cité a donné naissance à une communauté proprement politique, c'est-à-dire de décision et de participation à l'exercice du pouvoir en vue du bien commun. Elle effaçait, du même coup, l'esprit clanique que l'on trouve encore dans le communautarisme et dans le nationalisme qui n'en est qu'une variante.

Rome apporta ensuite la stabilité du pouvoir reposant sur quatre piliers de la solidité de l'État : l'esprit juridique, militaire, religieux et formaliste, éléments difficilement conciliables mais que cette civilisation sut articuler pour permettre une extraordinaire permanence dans un espace aussi vaste.

Ce que ni la Grèce ni Rome ne pouvaient donner à l'Europe, c'est la notion de personne, apport de la chrétienté qui a pour spécificité de dépasser toute définition par identité exclusive et qui forge définitivement l'esprit européen. Qu'est-ce que la personne et qu'apporte cette idée radicalement nouvelle, dégagée au cours du Moyen Âge ? La personne n'est jamais compréhensible comme entité en soi. C'est un être responsable dans une vie de relation avec l'autre personne ayant, elle aussi, valeur absolue. Et, comme le dira Kant, ce n'est que parce que la personne a des obligations qu'on peut la dire libre.



De plus, l'idée de personne requiert le respect et l'accueil de l'altérité : nous sommes loin de l'isonomie oublieuse des différences.

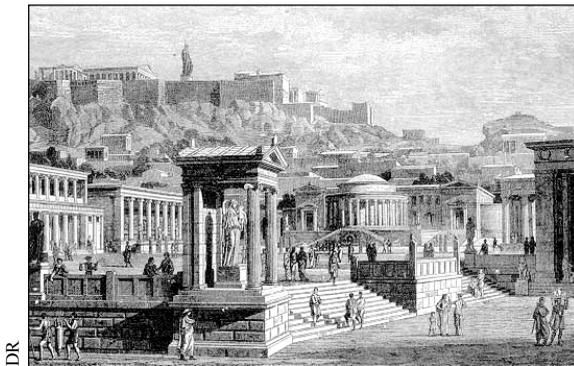
La Renaissance d'abord, en remettant au premier plan l'héritage de l'Antiquité, puis les Lumières, qui ont reformulé l'ensemble de ces concepts, en particulier en termes de relations entre la personne, l'État et la religion, ont organisé les fondements de l'Europe telle que nous la connaissons. Enfin, la tragédie de 1939-1945 a développé des valeurs spécifiquement européennes : l'attention au voisin et la compréhension de la souffrance de l'autre. C'est ainsi que le concept de personne débouche sur le sacré de la vie humaine que seules les lois européennes manifestent à un tel degré : interdiction de la peine de mort, interdiction du port d'arme par le citoyen, approche restrictive en matière de légitime défense, interdiction du clonage reproductif des êtres humains.

La richesse cumulée de ces trois apports fondamentaux donne la compréhension des valeurs qui fondent la civilisation européenne, filles qu'elles sont d'une anthropologie spécifique produisant l'ensemble résonnant des valeurs que sont la dignité, la liberté, l'équité, la solidarité, la démocratie participative, la justice, le respect de l'altérité et enfin, la dernière mais non la moindre si l'on veut distinguer l'Europe dans son attitude politique, d'autres manières actuelles d'aborder les conflits, le privilège de l'autorité sur la puissance.

C'est la raison pour laquelle l'Europe ne peut, à moins de se renier, réduire l'esprit de défense à l'esprit de protection, riche qu'elle est de valeurs siennes par leur résonance et qui manifestent l'idéal qu'elle a forgé et la confiance qu'elle a, depuis longtemps, mise dans les capacités de l'homme. ●

Martine Méheut

Extrait du rapport « Quelle Europe dans un monde en devenir ? » de décembre 2004, établi par un groupe de travail du Comité d'analyse et de réflexion sur l'actualité (CARA), Association des auditeurs de l'Institut des hautes études de défense nationale (IHEDN).



L'agora : la place où avaient lieu les débats publics à Athènes.

DR

La géostratégie : définition

« **L**a géostratégie est une stratégie fondée sur l'exploitation systématique des possibilités offertes par les grands espaces en termes d'étendue, de forme, de topographie, de ressources de tous ordres⁽¹⁾. »

Évolution historique du concept de géostratégie

Le terme « géostratégie » apparaît en 1846 en Italie dans un ouvrage écrit par le général Giacomo Durando qui développait également le concept mort-né de « géotactique ». Toutefois, la notion de géostratégie ne réapparaît pas avant les années 1940⁽²⁾. Entre ces deux dates, la géographie militaire « *va s'imposer comme l'indispensable auxiliaire, à égalité avec l'histoire militaire, des études de stratégie* »⁽³⁾. Elle s'attache essentiellement à décrire le terrain souvent à partir de l'étude de la géologie.

L'étude de la géographie militaire connaît une éclipse après le premier conflit mondial en raison de son caractère parfois rébarbatif. Des voix s'élèvent alors pour une géographie militaire renouvelée, moins dogmatique. « *Il ne s'agit pas de créer une nouvelle discipline, d'ériger des dogmes de géographie militaire... Il n'y a pas de géographie militaire en elle-même. Il y a des conclusions stratégiques et tactiques à apporter à toutes les parties de la géographie.* », écrivait Robert Villate⁽⁴⁾, le plus illustre représentant de cette nouvelle vague.

Après la seconde guerre mondiale, les publications de géographie militaire se tarissent au profit d'ouvrages de géostratégie.

À quoi sert la géostratégie ?

« *Pourquoi cet intérêt pour le facteur géographique ? Dès lors que toute stratégie se déploie dans l'espace, la géostratégie peut être regardée comme une tautologie.* » Les interrogations du général Poirier sont au centre du problème⁽⁵⁾.

Ce retour du fait géographique s'explique par la stabilité du milieu, qui favorise les théories déterministes. Celles-ci n'ont qu'une valeur limitée, les méthodes employées pour fournir ces explications négligeant, en effet, la liberté d'action des acteurs et les évolutions techniques. L'amiral Castex souligne que les régions polaires, autrefois impossibles d'accès, sont devenues des zones stratégiques vitales, démontrant ainsi que l'importance de l'espace peut varier en fonction des moyens disponibles⁽⁶⁾.

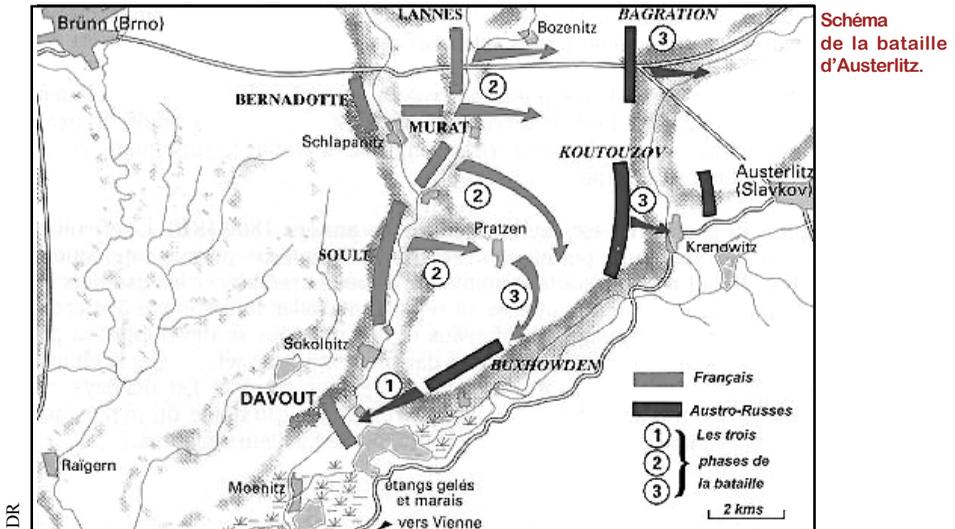


La géostratégie doit permettre de développer une vision globale de la stratégie. Fondée sur une approche géographique, elle permet de prendre en compte la dilatation de l'espace stratégique contemporain et la contraction des délais de réaction, ce qui est rendu possible en gérant, d'une part, l'interpénétration des quatre milieux : terre, mer, air et espace, ainsi que la conduite simultanée d'opérations sur des théâtres séparés et, d'autre part, la complexité et la globalisation des sociétés dans lesquelles la victoire militaire n'est pas nécessairement la solution de tous les problèmes. Cette approche n'est pas sans rappeler le concept de CAI2 : *Command, Control, Communication, Computer, Intelligence and Information*.

Le glissement de la géographie militaire vers la géostratégie s'explique au travers de leur dialectique. Alors que la géographie militaire raisonnait en termes de terrain et de fronts, la géostratégie raisonne en termes d'espace et de réseaux. Autrement dit, « la géographie militaire était descriptive et statique, alors que la géostratégie se veut prescriptive et dynamique⁽⁷⁾. » ●

Sergents-chefs Stéphane Lanzeray et Jérôme Périolat

1. Hervé Coutau-Bégarie, *Traité de stratégie*, Économica, 1999.
2. Le concept de géostratégie fut réintroduit par l'auteur américain Cresey qui visait avant tout des buts idéologiques : contrer la géopolitique allemande.
3. Hervé Coutau-Bégarie, « Géostratégie : le mot et la chose », *Stratégique* n° 58 (1997).
4. Robert Villate, *les Conditions géographiques de la guerre. Étude de géographie militaire sur le front français de 1914 à 1918*, Paris, Payot, 1925.
5. Lucien Poirier, postface aux *Transformations de la guerre* du général Colin, Paris, Économica, 1989.
6. Amiral Castex, *Mélanges stratégiques*, Paris, Académie de marine, 1976.
7. Hervé Coutau-Bégarie, *Traité de stratégie*, Économica, 1999.



L'Europe dans le monde en 1914

En 1914, l'Europe est convaincue que le XIX^e siècle qui s'achève est véritablement le sien : le monde, la science, le progrès et la culture sont européens. Pourtant, le choc des impérialismes occidentaux et la montée de pays concurrents contribuent à terme au déclin du Vieux Continent.

1. L'Europe triomphante

Une expansion territoriale sans concurrence

La reprise des activités coloniales à partir de 1850 s'explique par la conjonction de différents facteurs. L'Europe du XIX^e siècle est caractérisée par une forte poussée démographique, le nombre d'Européens passant de 260 à 450 millions. Toutefois, l'accroissement de la population ne s'accompagne pas systématiquement d'un essor économique capable d'y faire face. Une partie de ce trop-plein démographique se déverse sur des territoires neufs tels le Canada, l'Afrique du Sud, l'Australie et la Nouvelle-Zélande qui servent de réceptacles au surplus de la population britannique laquelle, en retour, stimule le commerce au bénéfice de la métropole.

Relais des milieux industriels et financiers, les « partis coloniaux » mettent en avant la nécessité pour les États de s'assurer le contrôle de matières premières, même si l'Europe peut subvenir seule à ses besoins. À l'heure où tous les États, à l'exception notable de la Grande-Bretagne, répondent à la crise des débouchés économiques (de 1873 à 1895) par des mesures protectionnistes, la recherche de nouveaux marchés est vitale. Les financiers européens sont également à la recherche de nouveaux placements plus rémunérateurs.

Enfin, le développement du sentiment national (désir en France de laver l'affront de 1871) et la volonté messianique de propager la civilisation européenne, y compris la civilisation chrétienne, concourent à légitimer les entreprises coloniales européennes.

Le siècle de l'or

Le XIX^e siècle est celui de la stabilité monétaire. Les monnaies gardent leur valeur, ce qui rend l'épargne féconde. La forte progression de la produc-

tion des métaux précieux et la stabilité des prix expliquent cette situation exceptionnelle qui va s'achever avec le premier conflit mondial.

Ce siècle est incontestablement celui où le mouvement des marchandises, des idées, des hommes, des capitaux enregistre une forte accélération. Dans ce jeu de la circulation, Londres joue un rôle essentiel. Premier port mondial, plus grande place de capitaux, premier centre d'assurances, la capitale britannique est la « Rome du libéralisme ». Elle bénéficie également du poids de la livre *sterling*, monnaie de référence de l'époque.

2. La montée des périls

Le choc des impérialismes

Jusqu'en 1890, il reste suffisamment de nouveaux territoires à conquérir pour que le choc des impérialismes n'entraîne pas de répercussions sur le sol européen. Puis, de 1880 à 1907 s'instaure une concurrence entre la Grande-Bretagne, la France, la Russie et surtout l'Allemagne où Guillaume II abandonne la politique bismarckienne de domination de l'Europe pour une politique mondiale (*Westpolitik*) qui attise la compétition impérialiste.

À partir de 1898, la Grande-Bretagne prend conscience du péril allemand. En effet, même si la concurrence des produits allemands devient de plus en plus sévère, c'est avant tout la décision de Guillaume II de se doter d'une puissante marine de guerre pour soutenir sa politique coloniale qui mobilise opinion publique et dirigeants contre l'Allemagne. Toutefois, en raison de contentieux avec Paris sur la question du Soudan, et avec Moscou sur les détroits et l'Extrême-Orient, Londres cherche, dans un premier temps, à mettre en place une entente anglo-allemande. Cependant, les négociations échouent et la Grande-Bretagne se rapproche de la France et de la Russie. Une fois la question du Soudan réglée entre eux, Français et Britanniques signent l'Entente cordiale en 1904.

L'émergence de concurrents

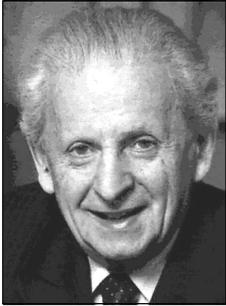
Les victoires militaires remportées par les États-Unis⁽¹⁾ sur l'Espagne (1898) et par le Japon sur la Russie (1905) provoquent, par leur ampleur et leur rapidité, la stupeur de l'Europe, d'autant plus qu'Américains et Japonais sont déjà de redoutables concurrents dans le domaine économique. L'hégémonie de l'Europe semble condamnée bien avant la guerre de 1914-1918. ●

Sergent-chef Jérôme Périolat

1. Sur la projection de la puissance américaine, lire « Les fondamentaux géopolitiques des États-Unis », *les Carnets du Temps* n° 12, novembre 2004.



Lévinas : autrui introduit l'éthique comme philosophie première



DR

Emmanuel Lévinas est né en Lituanie en 1906 d'une famille juive pratiquante. Son enfance est celle d'une famille lettrée émigrée en Russie entre le début de la première guerre mondiale et la révolution bolchévique. Il apprend la Bible, les textes hébreux et les grands auteurs russes – Pouchkine, Tolstoï et Dostoïevski. Il fait ses études à Strasbourg et à Fribourg-en-Brisgau en Allemagne, où enseigne Heidegger. Par sa thèse, il fait découvrir la phénoménologie* de Husserl en France.

Mobilisé en 1939, il est fait prisonnier dans un *stalag*, et sera le seul de sa famille à échapper aux camps d'extermination nazis.

Sa philosophie est une ouverture originale : il s'inspire tour à tour de la philosophie du dialogue (de la Grèce antique) et du sujet (de la phénoménologie). Il réussit une synthèse qui affirme le primat de l'éthique sur la possibilité de « connaître l'Être ». Lévinas donne un sens moderne à « l'amour de son prochain » dans lequel l'autre n'est pas l'enfer présenté par les existentialistes de son époque.

L'autre introduit une relation éthique :

Faire face à l'autre me révèle : Que vais-je faire dans ce face-à-face ? Je prends conscience. Ce que je vais faire donne un sens à mon existence. L'autre me fait naître en permanence, à travers des caresses, des amours, mais aussi des coups et des blessures.

Le visage d'autrui, qui me fait face, exprime sans équivoque que j'en suis responsable. Dans ce face-à-face s'installe une relation éthique : dès lors que l'autre me regarde, je l'assume. J'assume sa faiblesse, sa fragilité et sa vulnérabilité.



bilité. Une relation se noue qui engage ma liberté, me confère une responsabilité et me rend otage : « *Je suis responsable d'autrui sans même avoir à prendre de responsabilité à son égard ; sa responsabilité m'incombe. C'est une responsabilité qui va au-delà de ce que je fais. D'habitude on est responsable de ce qu'on fait soi-même. Je dis, dans Autrement qu'être, que la responsabilité est initialement un pour autrui* ».

La quête infini de l'Autre :

Pour Lévinas, le désir d'atteindre la réalité ultime du visage d'autrui est tel ce sentiment infini de l'Infini, telle une quête sans cesse renouvelée. Le visage d'autrui est une injonction à se sacrifier pour autrui. C'est un engagement né de la présence de l'autre. Le commandement éthique de Lévinas est un commandement à se substituer à autrui, à prendre toute faute sur soi, celle faite envers autrui comme celle faite par autrui.

La philosophie de Lévinas est un humanisme moderne dans lequel autrui révèle l'être et lui donne un sens, une raison d'être que l'existentialisme rejetait. C'est en cela que Lévinas donne un sens moderne à « l'amour de son prochain ».

En appel retentissant pour que l'holocauste n'ait plus jamais lieu, la responsabilité, autour de laquelle se recompose la morale et le sujet, est d'abord une réponse philosophique faite à autrui. En partant de la manière dont autrui se manifeste, Lévinas montre que nous sommes mis dans une situation de responsabilité sans l'avoir recherchée ou demandée, comme si l'autre, avant notre rencontre, nous avait appelés, happant toute notre liberté. La révélation de l'autre – notre naissance – est exigeante, parce que *là* nous en devenons l'otage. ●

Capitaine Laurent Giquello

* Phénoménologie : méthode philosophique qui vise à saisir le réel tel qu'il apparaît à la conscience et à comprendre les structures qui permettent de l'appréhender.

Bibliographie

E. Lévinas, *Totalité et Infini*.
 E. Lévinas, *Humanisme de l'autre homme*.
 Colloque de Cerisy : Lévinas – L'éthique comme philosophie première.



Robert Schuman (1886-1963)



DR

L'histoire de la construction européenne se dessine autour de personnages célèbres de la vie politique tels que le Konrad Adenauer, Alcide de Gasperi, Jean Monnet ou encore Robert Schuman, célèbre pour sa déclaration du 9 mai 1950, véritable acte fondateur de la Communauté européenne du charbon et de l'acier (CECA).

L'engagement politique de R. Schuman dans la construction européenne est remarquable dans la mesure où il a su saisir les opportunités qui s'offraient au peuple français, dans un contexte très particulier, au lendemain de la seconde guerre mondiale, où les États du continent européen n'étaient pas les plus disposés à s'entendre.

Pour expliquer comment cet homme est devenu une véritable icône européenne, il est nécessaire de prendre en compte ses origines personnelles d'une part, c'est-à-dire de voir comment il est devenu européen de culture, mais également de s'intéresser à son parcours politique dans le mouvement démocrate chrétien, parcours qu'il met au service de la construction européenne.

Comment R. Schuman est-il devenu européen ?

Son père mosellan s'installe au Luxembourg lorsque l'Allemagne annexe l'Alsace-Lorraine au lendemain de la guerre de 1870. Il décide cependant de prendre la nationalité allemande et de se placer comme citoyen allemand résidant à l'étranger. De mère luxembourgeoise, R. Schuman est donc un citoyen de culture franco-germanique, dans une région frontalière où les échanges culturels sont nombreux. Germanophone, il poursuit des études de droits civil et commercial dans les universités allemandes. Sa formation de juriste est fondamentale pour la carrière politique qu'il entreprendra ensuite. Pendant la guerre de 1914-1918, l'administration allemande utilise d'ailleurs ses compétences juridiques. Issu d'un milieu religieux catholique, jouissant d'une certaine notoriété, il est poussé à s'engager dans la vie politique française en 1919, pour défendre les spécificités de l'Alsace-Lorraine face à la loi de 1905 sur la séparation de l'Église et de l'État. Il entre à la Chambre des députés française en 1919 et sera constamment réélu en Moselle. Il mettra sa carrière politique au service d'une certaine idée de l'Europe, en prônant notamment la réconciliation avec l'Allemagne au lendemain de la seconde guerre mondiale.



Un parcours politique au sein du mouvement démocrate chrétien

Élu au Palais Bourbon de 1919 à 1940, R. Schuman décide de quitter le petit parti régional de l'Union républicaine lorraine pour rejoindre le parti démocrate populaire de centre-droit en 1931. Hostile au régime nazi, il est emprisonné deux ans en Allemagne d'où il s'échappe. Il retrouve la vie politique française dès 1945 et participe à la fondation du Mouvement républicain populaire (MRP), qui deviendra un parti essentiel de la IV^e République.

D'abord ministre des Finances en 1946, il est nommé ministre des Affaires étrangères à l'été 1948 où il prend le pari de s'inscrire dans un courant minoritaire en France, en soutenant la réconciliation franco-allemande. Sa double culture française et germanique le pousse à entrevoir la possible fortification de liens intra-européens, en réglant notamment la question du militarisme allemand sur des bases culturelles et institutionnelles. Le thème de la réconciliation intervient au moment idéal où les démocrates chrétiens sont représentés de part et d'autre de la frontière franco-allemande, avec la direction de Konrad Adenauer en RFA d'une part, et la forte représentativité du MRP en France, d'autre part.

...parcours qu'il met au service de la construction européenne

Sa vision d'une communauté des peuples d'Europe se concrétise par l'intérêt qu'il porte au projet de J. Monnet de fonder la CECA, organisation régionale qui consiste en une gestion centralisée et supranationale du charbon et de l'acier de la RFA, de la France, de l'Italie, des Pays-Bas et du Luxembourg. Il prononce la déclaration du 9 mai 1950, rédigée par J. Monnet, qui devient premier président de la CECA de 1952 à 1955. Puis, sera signé le traité de l'Euratom, entre les mêmes partenaires. Dans le contexte difficile de la IV^e République, l'accueil est mitigé, communistes et gaullistes se prononçant contre l'Europe supranationale ou celle du « grand capital ». Plus tard, son engagement pour une communauté européenne de défense se solde par un échec, le parlement français rejetant le projet en 1954. Cependant, la construction européenne est engagée avec le traité de Rome de 1957 et R. Schuman se voit récompenser de son engagement : il occupe de 1958 à 1960 la présidence de l'Assemblée commune européenne CEE-CECA-Euratom, qui est une fonction à la fois honorifique et consultative.

Robert Schuman n'est donc pas un militant européen à l'origine, mais son profil culturel et familial, ses engagements dans le MRP l'ont très largement porté dans cette direction. Par son discours fondamental du 9 mai 1950, il est devenu très logiquement un des pères fondateurs de l'Europe. ●

Capitaine Arnaud Lemarchand



L'armée de l'air face à la révolution numérique

La révolution numérique dans les affaires militaires revêt deux aspects : la maîtrise de l'information et la maîtrise du processus décisionnel dont l'information tient une part importante.

« Si j'arrive le premier sur les terrains dangereux, je dois m'installer sur une position élevée et ensoleillée pour attendre l'ennemi.⁽¹⁾ » Ce principe, qui relève du vieil adage militaire qui veut que celui qui tient le haut tienne le bas, a été amplifié depuis l'introduction de l'aérostat puis de l'avion au-dessus du champ de bataille. Dès 1794, la bataille de Fleurus fut remportée par les Français contre une coalition menée par les Autrichiens, grâce aux observations fournies par un plus léger que l'air. En 1916, la bataille de Verdun permit de dégager un principe fondamental de l'action militaire : la supériorité aérienne est le préalable à la supériorité terrestre dont elle est le gage.

Aujourd'hui, la supériorité de l'information est le préalable à la supériorité aérienne. Ce principe s'est affirmé en même temps que se sont développés les moyens de maîtrise de l'espace aérien : d'une part les radars amis qui permettent de savoir ce qui se passe dans la troisième dimension pour pouvoir y agir efficacement, et d'autre part la guerre électronique qui vise à dénier cette capacité à l'adversaire. Ainsi, en 1982, l'opération *Paix en Galilée* fut un des points d'orgue de cette évolution. Les Israéliens, par une action combinée de drones, d'appareils d'écoute électronique, de brouilleurs offensifs et d'avions d'attaque, éradiquèrent la menace constituée par les redoutables systèmes *SA-6* déployés dans la plaine de la Bekaa, avant de se rendre maîtres du ciel.

La quatrième dimension : dimension de l'information



En se déplaçant à la vitesse de la lumière, l'information électronique et numérique utilise le temps comme dimension structurante de son exercice. Ainsi, le temps est bien la dimension de la guerre de l'information. Or, de la même façon que l'avion permet de se jouer des contraintes des territoires terrestres en les contournant par le haut, la guerre élec-

DR

tronique ou informatique permet de se jouer des contraintes des territoires aériens (volumes de détection des radars ennemis et d'engagement des chasseurs ou des systèmes antiaériens) en les neutralisant par le brouillage.

Mais, de même que l'avion a révolutionné l'art de la manœuvre en pouvant frapper partout et à tout moment, il a également bouleversé le rythme des opérations. En effet, conçue au départ au profit et à la cadence de la manœuvre terrestre, la manœuvre aérienne imprime de nos jours le rythme des opérations militaires en général, comme l'a si bien montré la dernière offensive anglo-américaine en Irak.

En fait, pour tirer pleinement parti de la vitesse et de l'allonge des vecteurs aériens, l'organisation d'un cycle décisionnel cohérent et le plus court possible s'avère une des clés de la réussite. Connue sous le nom de boucle OODA (observation, orientation, décision, action)⁽²⁾, ce cycle décisionnel repose en grande partie sur la capacité de recueillir, traiter, analyser et présenter l'information, devenue renseignement, sous une forme ergonomique, de façon à faciliter la prise de décision rapide et judicieuse.

Les conditions du fonctionnement d'un tel cycle sont l'intégration de tous les acteurs dans un réseau numérique d'informations partagées, l'application de procédures intelligentes et maîtrisées par tous, la permanence de moyens d'observation au-dessus du champ de bataille et la capacité à intervenir rapidement grâce à des moyens en vol. Ainsi la manœuvre offensive aérienne s'oriente vers le concept de frappe dans la profondeur instantanée, et ce concept repose en grande partie sur les outils de la révolution numérique. ●

Ainsi, de la même façon que la maîtrise de la troisième dimension est le préalable à la maîtrise des deux dimensions de surface, la maîtrise de la quatrième dimension est le préalable à la maîtrise des trois dimensions de volume ; que ce soit pour contourner les contraintes des territoires de la troisième dimension ou pour accélérer le rythme des opérations. La révolution numérique, qui permet de placer tous les acteurs sur un même réseau d'informations et de faciliter la prise de décision et l'exécution des missions, est au centre de la maîtrise de la quatrième dimension.

Colonel Régis Chamagne

1. Sun Zi, *l'Art de la guerre*.

2. Modèle cybernétique de décision, élaboré par le colonel John Boyd, pilote de *F-86* pendant la guerre de Corée.

La langue française d'aujourd'hui est le fruit d'un amalgame heureux entre la langue qui se diffusa à partir de l'Île-de-France et toutes celles qui s'étaient développées dans les autres provinces. Cette diversité d'origine, plus tard uniformisée de façon plus ou moins autoritaire, explique pourquoi chaque mot de la langue française a une histoire, pourquoi notre langue apparaît à la fois si belle et si complexe aux étrangers. Car même si notre langue, comme toute langue vivante, continue d'évoluer, elle conserve toutefois des règles fixes, des invariants qu'il est bon de rappeler.

L'analogie phonétique n'est pas toujours bonne conseillère !

Si précisément le masculin de *fermière* est *fermier*, si le masculin de *vachère* est *vacher*, eh bien le masculin de *pécuniaire* n'est pas *pécunier* mais bien *pécuniaire*. C'est pourquoi il est tout à fait correct de trouver notamment dans les textes juridiques relatifs à l'argent l'expression « intérêts pécuniaires », c'est-à-dire intérêts qui consistent en argent !

Pécuniaire et *vachère*, quel rapprochement peut-on faire ?

Pécuniaire, du bas latin *pecunarius*, vient du mot *pecus*, le troupeau. Or les sociétés anciennes étaient des économies fondées sur l'agriculture. Ainsi, la richesse (*pecunia*) d'un notable était proportionnelle à la taille de son troupeau, donc de son *pecus*. Puis, au fil du temps et des nombreuses mutations de l'économie, *pecunia* a pris un sens abstrait.

De son côté, *pecunia* a donné naissance au mot *pécune* (avec le sens d'argent comptant), terme certes aujourd'hui disparu, mais qui fut employé comme archaïsme plaisant jusqu'à la période de l'entre-deux-guerres. ●

Lieutenant Jean-Christophe Pitard-Bouet